

Tahuantínsuyu

Sur la route des Incas



Par Célia Dandonneau et Simon Dubuis

« TAHUANTINSUYU - Sur route des Incas »

C'est la traversée à pied de l'ancien et vaste Empire Inca « Tahuantinsuyu », un itinéraire long de 5000 kilomètres des vallées peuplées et verdoyantes aux hauts plateaux désertiques et arides, jusqu'aux sommets des Andes à 6000 mètres d'altitude.

L'Empire Inca ne régna que quatre siècles, mais Manco Cápac et ses descendants bâtirent le plus grand et le plus puissant royaume Sud Américain, qui s'étendit de Quito à Santiago à son apogée. Une civilisation qui imposa aux Andes son langage « Quechua », ses dieux « Viracocha », « Pachamama », « Inti », ainsi que sa politique, son savoir, son architecture... Le « Qhapaq Ñan », le Chemin Royal, la grande route Inca qui permit cette unification au delà des frontières modernes, témoigne encore aujourd'hui du chef d'œuvre qu'avaient accompli les Incas.

Le fil conducteur de notre aventure est de partir à la découverte des Andes d'hier et d'aujourd'hui, à travers l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine. De village en village, les sites Incas, pré-Incas et les merveilles naturelles seront tout du long notre balisage. Sorti de notre imaginaire de rêveurs, notre itinéraire est un mélange de sentiers mythiques, de sentiers culturels, de sentiers panoramiques, de sentiers perdus...

La marche est un état d'esprit qui permet de vivre pleinement les événements du quotidien en gardant le temps pour soi. Associé au nomadisme, ce mouvement répétitif et perpétuel, nous projette à chacun de nos pas vers l'inconnu du jour.



EQUATEUR - Otavalo à Cañar**25 jours - 500 km - +15.300/-14.000m**

Nous avons quitté la France depuis près de deux semaines et nous arrivons enfin à Otavalo, une petite ville perchée à 2550 mètres d'altitude, à environ cent kilomètres de Quito, la capitale. Nous l'avons choisie pour être le point de départ de notre traversée de l'Empire Inca. Aujourd'hui connue pour ses multiples marchés permanents, elle a été par le passé, un bastion pour diverses civilisations qui se sont succédées. Parmi les dernières en date, les Otavalos qui ont su, grâce à leurs forteresses, tenir tête de nombreuses années aux Incas, avant de se voir conquérir, comme beaucoup d'autres.

C'est sur l'un de ces marchés, que nous nous procurons nos sombreros. Deux chapeaux en feutre bien colorés qui devront nous protéger des intempéries durant tout notre voyage, notamment d'« Inti », le Dieu Soleil qui règne en maître dans les Andes. Nous sommes fin prêts.

Mercredi 16 mai 2012, la grande aventure commence. Tout excités, nous nous lançons pour notre toute première étape. Celle-ci débute par la traversée de la région du Fuya-Fuya, un volcan à 4263 mètres d'altitude qui domine la contrée, dont le nom signifie « nuage-nuage ». Nous n'y échappons pas. La tête dans les nuages, les pieds à plus de 3000 mètres, nous parcourons cette montagne avec un panorama à couper le souffle, alors que nous en avons déjà peu. Il va nous falloir encore quelques semaines pour être bien acclimaté. Ce n'est pas le seul point à améliorer. Cette journée se termine au bord de la lagune Warmicocha, au pied du sommet Cerro Negro, un beau cadre pour un bivouac, mais frisquet. Le vent soufflant en rafale, l'humidité présente et les allume-feux de piètre qualité mettent en échec toutes tentatives d'allumage d'un feu...

Sur le chemin qui nous mène à Cayambe, une ville au pied d'un volcan du même nom culminant à 5790 mètres d'altitude, nous découvrons notre première ruine d'une longue série. Du site archéologique de Cochasquí, il ne

reste malheureusement plus grand-chose aujourd'hui de la quinzaine de pyramides et des tombes qui avaient été érigées par la culture Cara.

L'Equateur est un pays qui, par sa position sur la ligne de l'Equateur, ne connaît que deux saisons, une sèche et une humide, qui alternent tous les trois mois. Partis à la fin d'une période de pluies, nous savons donc que nous allons être mouillés... Lorsque nous entrons dans la région la plus humide des Andes Equatoriennes, nous essayons rapidement des averses durant plusieurs jours de suite. C'est avec nos ponchos de fortune en sacs-poubelles, que nous marchons tête baissée, droit devant, dans un brouillard dense qui de toute façon obscurcit le panorama. Heureusement les sources chaudes, issues d'une terre volcanique d'Oyacachi et Papallacta, sont là pour nous redonner du tonus. Des petits villages ou plutôt des petits bourbiers sont encastrés en fond de vallées bien verdoyantes. Avec ce climat, la région bénéficie d'une végétation très luxuriante même en haute montagne, ainsi que d'une population d'oiseaux diversifiée et colorée.



Cette météo exécrable nous empêche de franchir les hauts cols à 4000 mètres qui doivent suivre. Nous nous retrouvons obligés de contourner tout le secteur du volcan Antisana en bus. Culminant à 5753 mètres d'altitude, il fait partie des majestueux qui bordent la sublime « Allée des Volcans ». C'est le nom donné à cette gigantesque vallée qui traverse le centre des Andes Equatoriennes parsemée de nombreux volcans.

Nous disons adieu à l'Antisana, sans même l'avoir aperçu... Mais, nous l'oublions vite ! A peine entrés dans le Parc National Cotopaxi, les nuages s'estompent pour la première fois depuis le début de notre marche et donnent place à un ciel bleu. Le volcan Cotopaxi se laisse magnifiquement observer jusqu'à sa cime enneigée. Avec 5897 mètres d'altitude, il est le plus haut volcan actif d'Equateur. Durant ces jours, notre marche est dominée par cette silhouette conique. Le panorama dégagé qui nous entoure permet également de découvrir d'autres volcans, comme le Rumiñahui, le Sincholagua, l'Illiniza et au loin, le Chimborazo, le plus grand et haut volcan du pays avec ses 6267 mètres.



A la sortie du parc, nous changeons de monde. Notre route se poursuit sur des chemins de campagne, au travers de petits villages et au milieu de champs, où les activités paysannes battent leur plein. Nos pas nous amènent ainsi à notre première ville, Latacunga. A taille humaine, belle, colorée et aux ruelles charmantes, nous apprécions cette petite halte à mi-parcours.

Un peu partout se trouvent des panneaux géants avec la mention « La Revolución ». Révolution de l'agriculture, révolution de la technologie, révolution de la route... Dès qu'un changement s'opère ou qu'une nouveauté arrive dans une région, le gouvernement installe ces affiches. La modernité est en plein boum. Sur les routes, le bitume se dessine plus vite que sur nos cartes. Et même si les locaux l'appellent « la bonne route », pour nous, l'asphalte est un cauchemar...

Entre la route, les nombreux villages et la pluie, le bivouac devient très difficile. Heureusement, depuis le début les Equatoriens sont accueillants avec nous. Plusieurs familles nous ont ainsi déjà offert l'hospitalité. C'est l'occasion de passer un peu plus de temps en leur compagnie, de parler et d'échanger des différences entre nos pays.

Dans cette région habitée, au milieu de grandes vallées fleuries et pourvues en fruits qui sont une grande richesse, nous découvrons également des villages marquants, comme celui de Patate qui interpelle en premier par son emplacement et son histoire. Situé au pied du volcan actif Tungurahua, il a été ravagé par celui-ci en 1949. Aujourd'hui encore, ce monstre laisse échapper des fumeroles. Puis, c'est la gourmandise qui retient notre attention, avec sa spécialité locale, les « Arepas », des petits chaussons à base de farine de maïs, citrouille, fromage, panela, le tout enroulé dans une feuille.

Au bout du goudron, nous prenons quelques jours de répit à Riobamba, la ville est en fête. Les danses folkloriques sont à l'honneur pour célébrer l'anniversaire de la province de Chimborazo qui vient d'avoir 188 ans. Les rues sont envahies par des défilés en costumes traditionnels précolombiens et hispaniques des quatre coins du pays, du Pacifique à l'Amazonie en passant par les Andes.

Nous nous enfonçons désormais dans la partie la plus reculée des Andes Equatoriennes. Il n'y a plus de village. Seules quelques communautés vivent ici, éparpillées dans les vallées. Les coutumes sont encore fort présentes. Les locaux portent des vêtements traditionnels tels le poncho de couleur rouge ou le sur-pantalon en peau et laine de mouton. Dans ces lieux isolés, l'Espagnol n'a pas encore complètement détrôné le Quechua, la langue des Incas. Si nous ne sommes pas étonnés de l'entendre parler par les personnes âgées, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit des plus jeunes.

Laisant derrière nous la communauté d'Atillo, nous prenons de la hauteur pour découvrir des panoramas plus désertiques, où les arbres fruitiers ont laissé place à des pauvres pâturages. Au passage d'un col à 4280 mètres d'altitude, la vue qu'il nous offre sur l'autre versant est époustouflante. Des lagunes encastrées dans des étendues immensément grandes se dressent face à nous.

Après de nombreux kilomètres à zigzaguer dans le Páramo, puis à suivre des pistes sinueuses, nous débouchons à Achupallas, un village historique qui est une porte d'entrée vers une autre époque, celle des Incas. De là, démarre l'une des dernières portions Equatoriennes du mythique Qhapaq Ñan. Nous trouvons ici un large chemin herbeux de quatre à six mètres, parfois encore bordé de pierres. Il nous conduit jusqu'à une altitude de 4320 mètres avant de plonger dans un fond de vallée humide, marécageux. Un chemin facile à suivre, alors que cela fait plus d'un demi-siècle qu'il n'est plus entretenu. Seules les infrastructures, comme les ponts, n'ont pas survécu au temps. Nous passons le Tambo de Paredones, une ruine perdue au milieu de la Páramo et rejoignons ensuite celle d'Ingapirca. Cette forteresse est le plus grand site archéologique précolombien ayant survécu en Equateur. Elle fut fondée par la culture Cañaris, puis prise par les Incas sous le règne de l'empereur Túpac Yupanqui. Au XVI^e siècle, son fils Huayna Cápac fit transformer le site en un centre religieux dédié au culte du Soleil et de la Lune. Les derniers kilomètres ne sont plus qu'une formalité, nous arrivons le soir même à Cañar. Cette ville marque la fin de notre marche dans ce pays, nous allons maintenant prendre la direction du Pérou !



PEROU - Cajamarca à Cusco

80 jours - 1600 km - +58.200/-58.400m

Cajamarca - La Unión

Notre traversée du Pérou débute à Cajamarca, une ville marquante dans l'histoire de l'Empire Inca. C'est ici qu'Atahualpa, dernier empereur Inca, fut capturé par les conquistadors, puis exécuté après avoir remis une rançon considérable pour sa libération. Aujourd'hui, si la révolte gronde toujours sur la « Plaza de Armas » de cette belle petite ville coloniale, le contexte est tout autre. Les habitants manifestent depuis plus d'une quinzaine de jours pour protester contre le projet « Conga », qui consiste en l'ouverture d'une nouvelle mine d'or. Le slogan « Agua es la viva » est partout présent.

A plusieurs centaines de kilomètres de l'Equateur, le climat a radicalement changé. Il fait maintenant chaud et sec, ce qui n'est pas pour nous déplaire.

Dès la sortie de la ville, nous retrouvons le Qhapaq Ñan. Nous comptons le suivre jusqu'à Cusco. Il sera notre guide. Il commence par parcourir la campagne Péruvienne, nous amenant de village en village, par des chemins empruntés et entretenus. La vie se déroule à travers ces routes. Les habitants vont et viennent avec leurs troupeaux, les conduisant à leurs pâturages à pied, à cheval ou encore à moto. Les terres sont colorées par les diverses cultures très présentes, ainsi qu'une végétation sèche. Sur ces chemins paisibles et ensoleillés, sans difficulté majeure, nous prenons du bon temps. Aux étapes du soir, nous profitons des petits hôtels et des restaurants. D'une quinzaine de Soles la nuitée et dix Soles le plat de « Pollo a la brasa con papas fritas », il serait dommage de s'en priver ! Nous traversons des villages diversifiés, comme Namora, petit et agréable, San Marcos, un peu plus sombre et La Grama, un grand marché.



Au bout de quatre jours, une fois passé Cajabamba, ce sont de forts dénivelés, au travers de profondes vallées que nous devons franchir. C'est ainsi que nous arrivons à Huamachuco, une ville riche archéologiquement qui a vu passer des

siècles d'histoire. En premier, nous découvrons les restes du temple de Viracochapampa, qui fut fondé par les Huaris, une des plus grandes civilisations pré-Inca qui vécut de l'an 500 à 1000. Nous nous rendons ensuite à la cité de Marcahuamachuco. Perchée en haut d'une montagne à 3600 mètres d'altitude, elle offre un panorama à 360 degrés ! Un site impressionnant par sa taille, fondé par les Huamachucos vers l'an 400, qui présente de magnifiques ruines encore bien conservées. Une culture qui reste encore à ce jour énigmatique, car même lorsque les Incas sont arrivés dans la région près de 1000 ans plus tard, la cité était déjà inhabitée.

Nous quittons les vallées, villes et villages pour les hauteurs. La « Pampa », désigne au Pérou les plaines d'altitude à la végétation pauvre. C'est à travers des pampas peuplées de vigognes, que nous grimpons jusqu'à la lagune de Conchucos située sur la barre des 4000 mètres d'altitude. Ce soir, nous avons à peine le temps d'installer notre bivouac qu'un orage de pluie et de grêle s'abat. Le tonnerre résonne dans cet amphithéâtre naturel. Le lendemain, le Qhapaq Ñan nous amène à franchir trois cols de suite à plus de 4200 mètres d'altitude, entrecoupés de magnifiques cirques. Avec des murs de renforts, des dalles scellées à la terre et des escaliers en pierres, le passage des « Escalerillas » est certainement l'un des plus impressionnants fragments du chemin Inca.

Dans un secteur où le chemin devient difficile à suivre, dû aux innombrables mines qui arrachent la peau de la « Pachamama », la météo revient nous jouer un tour. Des trombes de pluie viennent nous glacer le sang. Nous nous égarons et cherchons une seule chose, nous réchauffer ! Par chance, nous tombons sur une vieille bergerie inoccupée... Durant les jours suivants, nous retrouvons notre chemin, illuminé par le soleil, qui nous conduit aux villages de Mollebamba, Mollepata et pour finir, Conchucos qui est en fête. Les habitants célèbrent la journée des paysans, avec au programme : jeux, musiques et spectacles d'enfants qui reconstituent la vie quotidienne paysanne. Une belle soirée animée pour l'anniversaire de Célia dans ce village perdu au milieu des Andes.

La fin du mois de juin va bientôt sonner, et petit à petit nous pénétrons dans l'hiver. Nous bivouaquons cette fois-ci à 4465 mètres d'altitude, notre plus haute nuit jusqu'à présent. Notre camp est planté au milieu du Tambo Pariachucos. Les « Tambo » étaient des auberges relais sur le Qhapaq Ñan. Mais aujourd'hui, il ne s'agit là plus que d'une ruine. Il n'y a personne pour nous accueillir, ni feu où se réchauffer du froid qui règne. La tente givre durant la nuit et c'est gelés que nous devons replier bagage pour reprendre la route à travers le brouillard du petit matin.

Le chemin précolombien alterne entre des longues pistes en fond de vallée, des sentiers en balcon à de hautes altitudes, des pampas désertiques ou encore des petits villages où nous en profitons pour nous ravitailler dans les mini épiceries. En guise de panorama, il nous offre une vue exceptionnelle sur la Cordillère Blanca. Culminant à 6768 mètres d'altitude avec des sommets aux neiges éternelles, cette chaîne de montagnes tropicales, qui s'étend sur près de 180 kilomètres, est la plus haute du monde.

Dans les ruelles de Piscobamba se déroule la parade pastorale de San Pedro et San Pablo. C'est l'opportunité pour nous d'y admirer de nouvelles collections de costumes, des danses et musiques folkloriques. Les foules des environs abondent dans la petite ville, qui a vu pour cette occasion un marché s'installer dans le centre. Les fêtes font parties intégrantes de la vie Andine. Elles mettent de la couleur dans des régions où la vie pourrait vite devenir morose.

Une descente abrupte dans une vallée fort étroite et profonde de plus de 1000 mètres, nous amène au bord de la rivière Yanamayo. Pour l'enjamber, il nous faut emprunter l'impressionnant pont Pukayaqu : un pont d'une cinquantaine de mètres réalisé en cordage dans la pure tradition Inca. Même s'il est censé être restauré tous les ans, il est préférable de ne pas avoir le vertige. De nombreuses planches manquent à l'appel ! L'autre rive atteinte, s'en suit une raide et longue remontée de 1000 mètres, en plein cagnard, afin d'atteindre le village de Yauya. C'est éclairés par la lune que nous terminons cette journée,

certainement la plus rude depuis notre départ avec 26 kilomètres et un dénivelé de +1650/-1670 mètres.

Le chemin continue de grimper, nous faisant marcher une nouvelle fois sur des plateaux à plus de 4000 mètres d'altitude. Dans ces lieux retranchés, reculés, isolés, le Qhapaq Ñan est souvent de toute beauté. Bien conservé, nous le suivons sur des kilomètres, passant les ruines des Tambos de Maracalla et Pallahuanchaga avec toujours la Cordillère Blanca en arrière-plan. C'est l'occasion pour nous de réaliser des bivouacs de rêve, à chaque fois un emplacement plus beau que le précédent. Au bout de la cordillère, nous arrivons à la petite ville de Huari.



Nous rejoignons le départ du trek Inka Naani, un itinéraire mis en place par le ministère de la culture afin de promouvoir le Chemin Royal Inca. Mais une mauvaise communication en fait un circuit finalement très peu fréquenté. Magnifiquement préservé, comme le Qhapaq Ñan lui-même, avec ses escaliers et ses ponts en pierres ou encore les différentes constructions comme les

« Ushnu » (temple) et les « Tambo » (auberge), il nous replonge à l'époque Inca. Après le passage d'un col à 4400 mètres d'altitude, c'est une immense vallée profondément isolée que nous suivons. Toutefois habitée par quelques fermes et hameaux éparpillés, cette étendue dépourvue de modernité n'a ni route, ni électricité. Dans cette contrée, les déplacements se font uniquement à pied, à cheval ou à dos d'âne, à tout âge. Les animaux d'élevage, vaches, taureaux, chevaux, moutons, cochons et alpagas, bien plus nombreux que les villageois, occupent une place centrale dans le quotidien. A côté de cela, les cultures étant quasiment inexistantes, tout ici est amené par des caravanes de mulets, lourdement chargées de sacs de provisions, qui remontent la vallée.

A La Unión, nous retrouvons un peu de civilisation et durant notre journée de repos, nous en profitons pour laver les vêtements, cirer les chaussures, réparer le matériel, mettre à jour le blog... Et souffler un peu dans les eaux thermales de Tauripampa !



La Unión - Ayacucho

Sur les hauteurs de La Union, perché à 3650 mètres d'altitude, se trouve le plateau de 200 hectares de Huánuco Pampa, un lieu que les Incas avaient choisi pour bâtir Huánuco Viejo. Cette citadelle était l'un des plus grands édifices de Tahuantisuyu, et la capitale de Chinchaysuyo l'une des quatre régions de l'empire. Divisée en quartiers destinés à la noblesse, aux prêtres, aux peuples et aux esclaves, elle s'étale autour d'un Ushnu central. Six portes monumentales taillées finement dans la pierre et ornées d'animaux sacrés, permettaient d'entrer à l'intérieur du palais. C'est par la porte Ouest que nous sortons de cette cité aujourd'hui abandonnée...

Le chemin Inca nous replonge une nouvelle fois à des altitudes à plus 4000 mètres durant plusieurs jours. Il traverse pampas, cols et vallées où seul le Qhapaq Ñan, dans un état de conservation exceptionnel, rallie les hameaux entre eux. En chemin, nous croisons régulièrement des caravanes, où le mulet a remplacé le lama comme animal de bât. Ils transportent, aux villages perchés, des sacs de nourriture, du foin ou encore du bois pour la cuisine. Sur ces hauteurs, il n'y a rien d'autre qu'une herbe rase. Il faut tout apporter. Lors des bivouacs sur ces plateaux, notre réchaud à bois est d'ailleurs devenu inutile. Heureusement, nous en possédons un deuxième qui fonctionne à l'alcool. Les soirées offrent encore et toujours des paysages sur des montagnes enneigées qui percent le ciel. Après la Blanca, c'est la Cordillère Huayhuash que nous longeons.

Il faut imaginer la scène : une petite tente installée au bord d'une lagune au milieu d'une immense pampa verdâtre (celle de Tambococha par exemple, qui signifie en Quechua « lac de l'auberge ») près d'un Tambo, en ruine aujourd'hui, qui se trouve juste à côté. En arrière-plan, une chaîne de montagnes qui a la réputation d'être l'une des plus belles du monde. Le tout est recouvert d'une fine pellicule blanche issue du givre matinal...

Il y a 20 jours, nous découvrons les ruines de Marcahuamachuco, un site pré-Inca qui nous avait fortement marqués par son ampleur et son retranchement. Aujourd'hui, deux petites filles adorables, venues à notre rencontre, nous guident sur un promontoire au-dessus de la vallée de Yanahuanca. A 3800 mètres d'altitude, au bord du vide, se trouve la cité d'Ichugan. Nous sommes éblouis par ces ruines fondées par la civilisation Yaro. Elles datent de l'an 800 et semblent, de part leur isolement, oubliées de tous, même du temps. Pour nous, ces deux vieilles cités font partie des plus beaux bijoux que compte l'histoire du Pérou.

Quelques centaines de mètres plus haut, Junín s'étend devant nous. A 4100 mètres d'altitude, cet immense plateau démesuré se dresse sur près de 100 kilomètres de long. La partie Nord est une prairie qui s'étale à perte de vue, entrecoupée de centaines de fils de barbelés où pâturent, en toute quiétude, lamas et alpagas. Tout autour, se trouvent des zones minières dont l'une fait partie des plus grandes mines du monde. Dans la partie Sud, nous longeons le lac Junín d'une superficie de 530 kilomètres carrés. Ce deuxième plus grand lac du pays abrite de nombreuses colonies d'oiseaux. Nommé Chinchaycocha, en Quechua, les Incas avaient bâti sur ses rives le site de Pumpu, un centre administratif et cérémonial qui était d'une grande importance à l'époque. Par la suite, les conquistadors y ont construit, tout du long, des petites églises coloniales, qui sont toujours présentes et bien conservées.

Sur cette portion, nous réalisons l'un de nos plus beaux bivouacs, mais aussi l'un des plus froids avec -10 à -15 degrés durant la nuit. Au réveil, le givre et la brume ont envahi les lieux. Lorsqu'elle se dissipe, elle laisse filtrer les rayons du soleil qui viennent réchauffer les nombreux flamants roses. L'éleveur d'alpagas du coin nous invite à prendre un café dans sa chaumière en adobe. C'est à côté du poêle, alimenté au crottin, que nos mains se ravivent... Avec sa femme, ils nous accueillent simplement, partageant pain et beurre. A-peine curieux de voir deux étrangers chez eux, ils nous parlent de leur maison en argile qu'il faut entretenir tous les cinq ans, de leurs jeunes bétails qui souffrent du froid, de

leurs enfants qui effectuent leurs études en ville... Une rencontre chaleureuse dont nous garderons un bon souvenir.

Nous quittons le plateau par le monument de Chacamarca, un mémorial érigé en souvenir de la bataille conduite par Simón Bolívar qui marqua définitivement l'indépendance du Pérou face à la couronne d'Espagne en 1924.



Nous nous mettons maintenant à jouer les détectives. En vue de notre participation au projet « Inventaire géo-photographique du Qhapaq Ñan », nous partons à la recherche du chemin Inca qui reste méconnu sur les deux jours de marche suivants. Récoltant indices et témoignages, nous parcourons les montagnes et trouvons des traces de chemins précolombiens. Même si nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse du Qhapaq Ñan, les rencontres chaleureuses et instructives nous permettent de découvrir un bel itinéraire montagneux qui nous change du plat de la pampa de Junín.

Ici, nous retrouvons des grosses chaleurs et notre marche se poursuit en passant le village de Tarmatambo surplombé par ses Colcas, la vallée de

Huaricolca abritant la grotte Mama Huari couverte de peintures rupestres et la ville de Jauja que nous désignons comme la ville ayant la meilleure boulangerie de tout le Pérou !

Nous quittons les montagnes pour atterrir dans la gigantesque vallée du Río Mantaro, un fleuve qui s'écoule du lac Junín. L'itinéraire aurait pu s'appeler le « Qhapaq Ñan Express », car ici il a été englouti par des rails que nous devons suivre sur des kilomètres interminables. A l'approche de Huancayo, la circulation dense sur la deux fois deux voies nous refroidit et nous incite à prendre un bus... Cette ville est la plus grande de notre itinéraire. Nous débarquons dans un Pérou beaucoup plus moderne. Les commerces, les banques, les loisirs sont plus florissants. A l'intérieur de son grand centre commercial, nous oublions que nous sommes en plein cœur des Andes.



Nous retrouvons la vallée Mantaro, mais cette fois-ci, elle est étroite et profonde. Il y a peu de place. Nous poursuivons sur les rails, attentifs au train du

matin qui doit passer. Mais avec une marche monotone, par des pas de 40 centimètres, la largeur entre deux plots de bétons, nous tombons dans nos pensées... D'un coup, retentit un TUUUUUUUU... Le Qhapaq Ñan Express nous arrive droit dessus ! Nous avons juste le temps de sauter sur le bas côté... Au bout de la ligne, nous arrivons à la petite gare d'Izcuchaca, un village comme tant d'autres qui pourrait se confondre facilement si l'un des plus beaux ponts colonial du Pérou ne se trouvait pas ici.

Après avoir touché le fond des vallées et être descendu sous la barre des 3000 mètres d'altitude, nous reprenons de la hauteur jusqu'à 4520 mètres, notre nouveau record. Le yo-yo avec l'altitude continue son plein, jusqu'au village de Marcas. Là, nous nous retrouvons face à notre première impasse sur le chemin Inca, des montagnes escarpées et fragiles, des canyons désorganisés... Celles-ci ne nous laissent pas passer et c'est par un long détour sur une route en serpentin que nous replongeons pour la troisième fois dans la vallée Mantaro, à 2200 mètres d'altitude.

Nous avons perdu l'habitude de descendre si bas. L'ambiance est désertique et aride. Il fait si chaud, même la nuit, que nous dormons uniquement avec nos draps de soie. Nous retrouvons aussi notre pire cauchemar, les moucheron ! Lorsque l'un d'eux vous pique, cela démange pendant au moins trois jours... Nos jambes sont en feu !

Nous effectuons un petit détour afin de visiter le site archéologique de Huari. Ce grand peuple pré-Inca qui s'étendait à travers les Andes Péruviennes avait établi sa capitale en ce lieu. Le site est immense, mais malheureusement usé par le temps. Il est difficile de se faire une idée de ce qu'avait pu être cette cité impériale. Une civilisation qui a été, avec celle de Tiahuanaco implantée sur le haut plateau Bolivien, celle qui a le plus influencé la culture Inca qui vit le jour 200 ans plus tard.

Afin d'éviter la route des brigands, ainsi que la banlieue, nous prenons le bus pour rejoindre Ayacucho. Une seconde ville importante par sa taille, mais

contrairement à Huancayo, elle est l'une des plus belles de notre itinéraire jusqu'à présent. Nous sommes dans une région qui a connu une des pages les plus noires du Pérou. Marquée par une guérilla entre le « Sentier Lumineux » et l'armée pendant les années 1980 à 2000, les barbaries meurtrières ont été nombreuses. Riche en émotions, le musée de la mémoire d'Ayacucho, consacré aux victimes du conflit, permet de se rendre compte de l'ampleur de ces atrocités.



Ayacucho - Cusco

Notre halte à Ayacucho, une ville qui nous a séduits par son ambiance et son style colonial, marque une transition. Nous nous rapprochons du berceau de la civilisation Inca. Au bout de deux jours de marche, nous arrivons à la lagune Pomacocha. Sur ses rives se trouve le site d'Intihuatana. Ici, nous commençons à apercevoir le grand savoir-faire des Incas. La construction des bâtiments,

composée de gros blocs de pierre parfaitement joints, est d'une grande finesse.

Une dernière grimpe bien raide, dans une campagne sèche où le soleil cogne toujours fort, nous amène à la petite ville de Vilcashuamán. Nous débouchons directement au niveau de l'impressionnant et imposant Ushnu de cinq niveaux, l'un des mieux conservés de tout l'empire. Nous restons sans voix. Les « Ushnus » étaient des autels pyramidaux à étage, où s'accomplissaient les rituels cérémoniaux. Nous nous dirigeons ensuite vers la « Plaza de Armas », et là, un « HOUAHOUUU » s'échappe de nous. La place est dominée par une belle église coloniale construite sur les fondations d'un ancien temple Inca dédié aux cultes du Soleil et de la Lune. Occupée d'abord par les Chavíns il y a plus de 2500 ans, puis par les Chankas, avant d'être prise par les Incas, cette ville provinciale située au centre de l'empire et qui comptait plus de 700 maisons, rivalisait par sa beauté avec Cusco. Aujourd'hui Vilcashuamán est une ville coloniale magnifique dressée sur des fondations Incas...

Au petit matin, nous quittons la cité l'esprit perturbé. Nous nous dirigeons vers l'obstacle qui occupe le plus de place dans nos pensées depuis la préparation de l'aventure : le Río Pampas. Sur ce fleuve, il n'y a pas de pont. Il faut le franchir à gué et certains se sont déjà faits emporter par le courant... Notre hantise est de ne pas trouver le passeur ou bien qu'il refuse de nous aider... Comment ferons-nous dans ce cas ? Demi-tour ? Nous frappons à la porte de sa maison au village de Puccas, et après quelques négociations, Philomeno accepte de nous faire traverser le jour même. Mais il nous faut faire vite, car il y a de la route et l'après-midi est déjà bien entamée. Nous dévalons les 1200 mètres de dénivelé à une allure de Chasqui. Les « Chasquis » étaient les coursiers sous l'empire Inca qui arpentaient le Qhapaq Ñan en courant afin de délivrer des messages. Si d'en haut, il nous semble calme et franchissable, une fois devant, nous changeons d'avis... Le Río Pampas fait 75 mètres de large en cette saison et c'est l'un après l'autre, accompagnés de Philomeno, que nous nous lançons dans une diagonale de 140 mètres avec de l'eau jusqu'au torse, au plus profond.

Abandonnés de notre passeur sur l'autre rive, nous remontons les 1800 mètres jusqu'aux ruines circulaires de Mollo Mollo. Durant les deux jours suivants, des cols aux ruisseaux, nous enchaînons des petits dénivelés dans des paysages paisibles afin de rejoindre Andahuaylas.

A la sortie de la ville, nous quittons pour un temps le tronçon principal du Qhapaq Ñan pour emprunter un chemin secondaire jusqu'au grand lac de Pachuca dominé par les ruines de Sondor. Perchée en haut d'une colline à 3250 mètres d'altitude, cette cité, construite aux portes de l'Amazonie, était une plateforme de contrôle des échanges commerciaux d'or, de feuilles de coca, de piments ou encore de plumes entre les Andes et l'Amazonie. Construits par le peuple Chanka, les ennemis jurés des Incas, les lieux furent repris par les Incas lorsqu'ils étendirent leur empire.

Dans ces dernières montagnes avant la grande jungle, notre parcours croise des vallées où les rivières qui s'écoulent, se jettent directement dans le Río Apurímac, la branche principale du plus grand fleuve du monde, l'Amazone. L'Amazonie est toute proche. Cela se voit au climat plus moite et nuageux, ainsi qu'aux oiseaux plus exotiques, comme les petits perroquets verts. Après ces profondeurs nous arrivons à 3610 mètres d'altitude, aux ruines perdues de Curamba. Cette cité prospère, dont il ne reste plus qu'un magnifique Ushnu, était habitée à l'époque par 3000 personnes. Elle était un site métallurgique important d'or, d'argent et de cuivre, mais ce soir, le site n'est habité que par deux personnes... Nous réalisons un splendide bivouac face à l'Ushnu resplendissant au coucher du soleil. C'est l'un des sites Incas qui nous marquera le plus durant ce voyage.

Quelques kilomètres avant Abancay, nous nous retrouvons bloqués, coincés au fond d'un canyon, sans trouver de chemin. Tombé malade pendant la nuit, les forces de Simon envolées, nous ne pouvons envisager d'errer à la recherche d'un passage. Nous rebroussons donc chemin jusqu'à la dernière route, afin de rejoindre la ville en bus.

Remis sur pied après avoir pris un peu de repos à Abancay, nous quittons désormais le Qhapaq Ñan, pour prendre la direction de la cordillère retranchée de Vilcabamba coincée entre deux grands fleuves sacrés : l'Apurímac et l'Urubamba.

La Cordillère Vilcabamba fut le dernier refuge de la rébellion Inca face aux Espagnols. Les légendes racontent qu'ils auraient rassemblé tous leurs bijoux des quatre coins de l'empire pour les cacher dans la cité secrète de Païtiti. Cette mystérieuse cité d'or a attisé la convoitise de nombreux conquistadors, aventuriers, archéologues partis à sa recherche durant les siècles qui ont suivi. Si elle n'a toujours pas été découverte, d'autres le furent et prises pour Païtiti... Mais ni celle du Choquequirao, de Corihuayrachina, d'Espirut Pampa et ni même celle du Machu Picchu ne renfermaient l'or sacré des Incas. Par contre, elles sont aujourd'hui, l'un des plus grands trésors qu'ils ont laissés.



Nous rejoignons le village de San Pedro de Cachora qui est devenu avec le temps le point de départ du trek d'une semaine du Choquequirao au Machu

Picchu. Pour la première fois depuis le début du voyage, nous ne sommes plus les seuls randonneurs sur le sentier... Mais c'est un condor qui nous accueille, accomplissant un gracieux vol au dessus de nos têtes lors de notre entrée dans la vallée l'Apurímac. Une rivière que nous franchissons à l'aide d'une tyrolienne, le pont ayant été emporté par des éboulis l'an dernier. Après deux jours d'efforts, la deuxième plus grande cité Inca la mieux conservée du Pérou se montre, le Choquequirao, une magnifique cité construite sous le règne de l'empereur Pachacutec vers l'an 1480 et qui a peut être été le dernier lieu de repli du pouvoir Inca en 1535. Isolée et bien conservée, cette ruine, perchée à 3060 mètres d'altitude, se distingue notamment par ses innombrables terrasses suspendues à la paroi de la montagne.



Sur ce sentier touristique, nous avons maintenant tout à portée de main : petites épiceries, buvettes, restaurations, camping... Mais en contrepartie, les prix grimpent en flèche ! Nous avons changé de monde. Le temps où les Péruviens nous proposaient à manger, souvent des assiettes bien remplies

lorsqu'ils nous voyaient passer devant chez eux, est bien loin derrière nous.

A la ferme de Maisal Alto, nous passons la nuit sur la petite aire de bivouac qu'ils ont aménagée. Sur les sommets qui la surplombent, perchée à environ 3600 mètres d'altitude, se trouve la grande cité de Corihuayrachina. Une ruine quasiment inconnue du public qui est malheureusement toujours ensevelie sous une végétation dense et très difficile d'accès. Nécessitant une journée de marche, avec un guide pour la trouver, nous nous contentons d'un petit circuit sur les hauteurs de la ferme, pour découvrir les petites ruines de Coralpata.

Pendant ce trek, nous enregistrons nos plus forts dénivelés de l'aventure. Le sentier alterne entre les profondeurs des vallées qui descendent jusqu'à 1800 mètres à la végétation verdoyante et les hauts cols qui grimpent à 4140 et 4630 mètres d'altitude. Cet itinéraire nous offre des panoramas sur les sommets enneigés de la Cordillère Vilcabamba.

Nous finissons ce parcours sur les hauteurs du Machu Picchu, le monument Inca le plus connu à travers le monde. Située sur un promontoire à 2400 mètres d'altitude, cette cité fondée également par l'empereur Pachacutec en 1450, tomba dans l'oubli total jusqu'à ce qu'elle soit découverte en 1911. Un haut lieu qui resta secret, réservé à la noblesse, aux prêtres et aux femmes choisies, ainsi qu'à la production d'une plante sacrée, la coca.

Nous quittons la mythique cité antique en remontant le Río Urubamba. Ce fleuve, issu des hauts plateaux, descendant jusqu'à Cusco, la capitale de l'empire, traversant la vallée sacrée, passant au pied du Machu Picchu avant de se jeter dans l'Amazone, était peut-être le plus vénéré.

Nous faisons notre entrée dans la vallée sacrée et dès le départ d'Agua Calientes, même le long de la voie ferrée, qui a supplantée un ancien chemin Inca, les ruines sont très présentes. Durant six jours, chaque pas est marqué par de nouveaux vestiges Incas : aussi bien des sites oubliés et peu connus, que d'autres plus prestigieux comme la cité d'Ollantaytambo, les terrasses de Moray ou encore le palais de Chinchero. Malgré que nous soyons au cœur du tourisme au Pérou, nous arrivons à trouver de magnifiques chemins encore bien

préservés et des montagnes isolées. Nous finissons notre marche par l'impressionnante forteresse de Sacsayhuaman. Édifiée sous la volonté l'empereur Pachacutec, à la suite de l'attaque de Cusco en 1438 par les Chankas, elle fut achevée par ses descendants 50 ans plus tard. Fortifiée par d'impressionnantes murailles en zigzags sur trois étages, elles-mêmes constituées de blocs de pierre pesant jusqu'à 300 tonnes, elle a nécessité la main d'œuvre de 20000 hommes.

Après trois mois de marche et plus de 1600 kilomètres au Pérou, nous arrivons à Cusco, capitale de l'Empire Inca Tahuantinsuyu. « Qusqu », de son nom original en Quechua, fut fondée au XI^e siècle par le premier empereur Manco Cápac. Mais elle prit de l'ampleur surtout sous les règnes de Viracocha et Pachacutec, 200 ans plus tard avec la construction notamment de nombreux temples. Elle abritât jusqu'à 100000 habitants avant l'arrivée des conquistadors.

Aujourd'hui, Cusco est une ville splendide issue d'un étrange mélange d'architecture Inca et coloniale.



BOLIVIE - Desaguadero au Licancabur **40 jours - 950 km - +13.500/-12.600m**

Desaguadero -Thunupa

Nous faisons notre entrée en Bolivie par la Porte du Soleil de la cité de Tiahuanaco, une culture qui a vu le jour en l'an 500 Av. J.C., et qui domina la moitié Sud des Andes jusqu'à son extinction vers l'an 1100, en même temps que les Huaris qui occupaient la moitié Nord. Une longévité exceptionnelle pour une civilisation Andine, qui influença de ce fait de nombreuses cultures, notamment celle des Incas. Nous passons quelques jours à La Paz afin de préparer la suite de notre itinéraire, en plus des achats de cartes, d'un réchaud à gaz, de couches de vêtements supplémentaires... Nous nous penchons sur la première partie de notre marche en Bolivie. Nous avons décidé d'ajouter un tronçon d'une semaine à notre programme, le « Chemin des Eglises », comme nous l'avons nommé.

Au départ de Desaguadero, la ville frontière avec le Pérou, nous retrouvons le Qhapaq Ñan que nous avons abandonné à Abancay. Une piste poussiéreuse traverse des immenses étendues plates où nous marchons sur des kilomètres de lignes droites, sans un virage à l'horizon. Nous rallions ainsi les villages de Jesús de Machaca, Nazacara et Caquiaviri, des localités perdues dans la pampa profonde de l'Altiplano. La fracture avec le reste des Andes est grande. Les hébergements des populations sont très sommaires. Dans les villages, certains hôtels, ne sont même pas équipés de sanitaires... Tout se passe dans la rue... Les commerces sont pauvres et le choix est maigre pour nos ravitaillements.

Ces trois bourgs renferment chacun cependant un très beau trésor colonial : de magnifiques églises qui ont résisté au temps. Des églises que les Espagnols avaient érigées le long du chemin Inca afin de convertir au Catholicisme et de sédentariser les Indigènes. Construites en pierre, chaux et même parfois avec toit de chaume, entre le XVI^e et XVII^e siècle, elles renferment des fresques

somptueuses, des tissus d'une grande finesse, des statues marquantes de l'époque, des centaines de tableaux mesurant jusqu'à deux mètres de large...

Après les pistes interminables et monotones, l'itinéraire se poursuit à travers des petites montagnes où le Qhapaq Ñan est encore bien visible à certains endroits. Puis, dans un paysage fantastique, nous cheminons à travers des canyons et des collines découpées par le vent et la pluie. Ici aussi, aux villages d'Arumttamaya, Caquingora, Callapa et Curahuara de Carangas, nous trouvons des églises coloniales de toute beauté qui font partie de l'histoire de l'Altiplano.

C'est en bus que nous rejoignons maintenant notre point de départ initial de cette grande traversée de l'Altiplano, l'immense plateau Andin qui grimpe doucement de 3650 à 4900 mètres d'altitude. Pour cela, nous effectuons d'abord un détour par Patacamaya, la plus grande agglomération du coin. Il nous faut nous procurer des vivres pour les sept prochains jours.

Les sacs-à-dos remplis à ras bord de nourriture, nous pénétrons dans le Parc National Sajama. Durant deux jours, nous évoluons autour du volcan Sajama, le plus haut sommet du pays culminant à 6542 mètres d'altitude. Un mastodonte d'une forme conique parfaite, recouvert de neiges éternelles, règne en maître au milieu d'une immense pampa désertique. Au milieu du parc, nous nous délassons dans les sources chaudes, offrant un panorama idyllique sur les volcans jumeaux Parinacota et Pomarape, tout aussi majestueux que leur grand frère. Notre demi-boucle se termine au hameau de Sajama, un petit village aux allures de fantôme, qui tient sa renommée, aussi bien par sa situation au pied du volcan, que par sa ravissante église blanche en adobe.

De là, nous prenons la direction du Sud en longeant la frontière Chilienne sur de longues lignes droites au milieu des vigognes et des lamas. Lorsque nous atteignons le village de Macaya, nous avons le sentiment d'arriver au bout du monde. Une magnifique cordillère de volcans se dresse face à une lagune perdue, habitée uniquement par des flamants roses. Sur l'autre rive de la rivière Lauca, non sans avoir mis au moins avant les pieds dans l'eau, nous rentrons dans un paysage fantastique aux mille couleurs. Nous passons des hameaux sans

habitant, des pampas arides et sèches aux airs de savanes, des dunes de sable et des petits salars.

Durant ces jours, nous affrontons des températures fortes jusqu'à 40 degrés la journée, alors que les nuits le thermomètre chute en dessous de zéro. Parfois, le ciel s'obscurcit en fin d'après midi. Même si nous échappons aux orages de pluie et de grêle, cela reste fort impressionnant dans cette immense étendue haut perchée.



En chemin nous apercevons régulièrement des « Chullpas », des tours funéraires de forme rectangulaire de deux à quatre mètres de haut, dont la tradition ancestrale a été reprise par les différentes cultures qui se sont succédées, y compris par les Tiahuanacos et les Incas. Après une semaine de bivouacs plus beaux les uns que les autres, nous trouvons restaurant et hôtel, avec douche chaude, à Sabaya, une petite ville étape qui nous sert de ravitaillement avant de repartir pour les grands salars.

Non loin de là, se trouve le village de Coipasa, porte d'entrée du premier salar que nous attendons avec impatience. Installé sur sa presque-île, nous l'atteignons en faisant nos premiers pas sur le sel. Rapidement, nous nous retrouvons face à une grande nappe d'eau. Ce n'est pas ce qui nous a arrêtés. Il fait beau, l'eau n'est pas froide. Nous chaussons les tongues pour les trois kilomètres suivants jusqu'au village. Mais une crainte commence à naître... Le Salar de Coipasa est-il inondé ? Est-il franchissable ? Nous avons beau essayer de nous renseigner, personne ne sait vraiment. Nous allons nous coucher chez nos hôtes du soir avec cette incertitude.



Nous partons avec le lever du soleil à 6h30. Il nous faut arriver avant la nuit qui tombe à 18h30. La journée s'annonce longue avec un peu plus de 40 kilomètres à parcourir. Les deux premières heures, nous foulons un sel dur. Mais rapidement, nous apercevons au loin des reflets. L'eau est là ! Les tongues aux pieds, nous repartons pour trois kilomètres de trempette dans un paysage irréel et fantastique. Si la nappe d'eau n'est pas profonde, à peine à la hauteur des

chevilles, au petit matin elle est glaciale... C'est une véritable torture. Les chaussures renfilées, nous avançons d'un bon pas pour récupérer le retard. Le sol étant en permanence humide, les pauses sont rares et courtes car nous ne pouvons pas vraiment nous assoir. Le sel, le soleil et le vent nous brûlent le visage. Nous fatiguons...

A cinq kilomètres de la fin, une nouvelle nappe fait surface... Nous finissons la journée avec les pieds et les jambes irritées. Quant aux pantalons et aux chaussures, ils sont carrément pétrifiés. Epuisés et recouverts de sel à la tombée de la nuit, les yeux émerveillés par ce passage surréaliste, une femme nous ouvre gentiment sa porte pour nous offrir l'hospitalité.

Les jours suivants, nous faisons des petites étapes afin de récupérer. Nous en profitons pour découvrir le site archéologique pré-Inca du village d'Alcaya. Dans cette ancienne capitale de la culture Chullparas reposent des dizaines de momies de tous âges dans des caves ou des tombes. Le spectacle est à la fois stupéfiant et intrigant...

Nous passons Garcí Mendoza, Tahua pour arriver à Coquesa, un village situé sur les bords du Salar de Uyuni et au pied du Thunupa. Ce volcan culminant à 5432 mètres d'altitude domine les deux grands lacs blancs. Il est notre objectif des deux prochains jours.

Nous remontons la vallée des Chullpas, passons la grotte des momies et poursuivons jusqu'au pied du col où nous installons la tente. Un lieu de bivouac superbe, avec les mille couleurs du Thunupa d'un côté, et de l'autre, le blanc d'Uyuni. Pour le souper, nous dégustons le copieux repas (riz, patates et œufs durs) préparé par les gérants de l'auberge de Coquesa.

Au petit matin, le lever de soleil est resplendissant. Mais ça caille ! Nous nous lançons sur la pente raide, poussiéreuse et ocre du volcan. Nous foulons Mars ! Célia souffre de l'altitude. L'oxygène lui manque. A 4880 mètres d'altitude, nous arrivons au col, la crête du cratère. Ici, les couleurs ocre, verte, rouge, jaune, blanche et noire resplendent de toutes parts. Une dernière grimpe sur l'arête nous amène au sommet du Cerro Colorado à 5150 mètres d'altitude, un

panorama à couper le souffle. Nous descendons ensuite dans le cœur du cratère en dégringolant un pierrier géant. Il abrite une flore endémique et, paraît-il, des pumas.



Thunupa - Licancabur

Dés le lendemain de cette ascension, nous nous lançons sur le plus grand désert de sel du monde, le Salar de Uyuni. Nous partons pour une traversée de 85 kilomètres en trois jours, d'île en île. Plus sec que le précédent, Uyuni s'annonce plus facile. Au premier jour, nous rejoignons l'île Incahuasi à 40 kilomètres. Mais avec un soleil de plomb, qui se réverbère sur un blanc impeccable et infini, nous cramons littéralement. Nous apercevons l'île au loin, encore minuscule dans cette immensité. Elle ne grossit guère au fil des heures. Une nouvelle fois, c'est une ambiance unique et merveilleuse qui domine la journée. Mais c'est aussi une journée longue, éreintante, interminable... C'est

Alfredo qui nous accueille avec un maté de Coca sur son île, la seule habitée du salar. Il a l'habitude de recevoir des « fous » qui se lancent sur cette infernale traversée. Mais le plus souvent, ils sont à vélo. Pour venir à pied, il faut être un « fou » parmi « les fous ».

Au chaud dans le petit refuge, nous reprenons la route tardivement ce matin là. La distance à parcourir pour rejoindre l'île de Phia Phia est plus courte, seulement 15 kilomètres. Sur celle-ci, nous bivouaquons en compagnie des viscaches, une sorte de gros chinchillas, seuls habitants de ce petit bout de terre.

C'est au troisième jour, après avoir traversé quelques exploitations de sel, que nous atteignons la terre ferme. Mais au hameau de Chuvica, nous ne nous dessalons pas encore complètement, car nous passons la nuit dans un bel hôtel entièrement construit en bloc de sel, du sol au plafond !

Au hameau de Colcha-K, nous délaissions notre itinéraire pour une dizaine de jours. Nous gagnons en bus la ville d'Uyuni, puis de Sucre, la petite et belle capitale Bolivienne. A une altitude plus basse, le climat est plus agréable. Elle est parfaite pour se reposer. L'Altiplano nous a épuisés, nous avons besoin de reprendre des forces, mais aussi de dérougir. Les déserts blancs nous ont brûlés le visage... Notre matériel souffre également. Il a besoin d'une remise en état.

Mais surtout, nous devons organiser la suite et fin de notre traversée de la Bolivie. Il nous reste 12 jours de désert à travers le Sud Lípez ! Afin de le franchir plus aisément, nous mettons en place une petite logistique. Nous préparons trois colis de nourriture qui seront déposés à des refuges. Pour cela, nous achetons 16,3 kilogrammes qui seront complétés par deux ou trois soupers pris à ces refuges.

Au total, nous avons prévu :

1,9 kg de nouilles chinoises	3,3 kg de céréales
4,5 kg de biscuits sucrés	3,2 kg de biscuits salés
1,8 kg de mixtes cacahuètes, raisins secs...	0,6 kg de bonbons
0,7 kg de barres énergétiques	0,3 kg de jus en poudre

De retour à Colcha-K, nous partons pour 280 kilomètres désertiques à travers la région du Sud Lípez à plus de 4000 mètres d'altitude. En deux jours de marche nous arrivons au petit Salar de Chiguana. Ici se trouve un poste militaire d'avant-garde qui surveille la frontière avec le Chili. Dans ce poste aujourd'hui à moitié vide, nous passons la nuit dans l'ancienne salle des opérations. Au petit matin, nous faisons le plein d'eau pour les 70 prochains kilomètres et entrons dans un paysage marqué par de magnifiques volcans, culminant à plus de 5000 mètres d'altitude. Le Luxor, l'Ollagüe, le Tomasamil et le Chiguana nous encerclent et ils ne sont que le début d'une longue série.

Nos réserves d'eau arrivent à sec un peu avant d'arriver dans un secteur composé de cinq lagunes. Malheureusement, il est impossible d'y remplir nos bouteilles. Elles contiennent des substances toxiques... Bien que le Sud Lípez soit un désert, la région est fréquentée par un tourisme voyageant en 4x4, souvent accompagné d'un guide, d'un chauffeur et d'une cuisinière. Ils effectuent en 4 jours ce que nous allons faire en 12. Régulièrement des voitures passent au loin, dégageant des nuages de poussières impressionnants. Au bord de la lagune Cañapa, par chance pour nous, un groupe est à l'arrêt, en panne. Les Boliviens, qui savent à quel point cette partie de l'Altiplano est hostile, nous offrent à boire et à manger. A une telle altitude, il est important pour nous d'avoir une bonne hydratation.

Sur les rives de la lagune suivante se trouve un des deux hôtels de luxe du circuit. A 130 dollars la chambre double, elle n'est pas dans nos moyens. Par contre, le dortoir des chauffeurs est plus à notre portée. Il faut dire qu'il est implanté dans un cadre exceptionnel. En léger surplomb, il offre un panorama sur la lagune Hedionda, une eau turquoise encerclée de vert, de jaune et de blanc, où pataugent des centaines de flamants roses face au volcan Cañapa, culminant à 5882 mètres d'altitude.

Les sacs à dos remplis de nourriture avec le premier colis que nous venons de récupérer, nous pénétrons dans le désert de sable de Siloli. Il va nous demander

trois longues journées d'effort dans des immenses étendues. Encore une fois c'est un spectacle de couleurs explosives qui baigne ce lieu. Il y a une telle variété de nuances à tous les étages qu'il est difficile de les décrire. Les teintes des montagnes qui se dressent de chaque côté changent au rythme du soleil.



Au luxueux hôtel suivant, tenu par des jeunes saisonniers Boliviens, nous sommes accueillis comme des héros. Impressionnés de voir débarquer à pied, ici au milieu de rien, deux personnes, deux fous, ils sont aux petits soins pour nous. Ils nous donnent accès à la cuisine, au buffet du quatre-heure, à celui du petit-déjeuner... Dans le dortoir des chauffeurs, notre voisin de lit n'est autre que le mari de la femme qui nous avait offert l'hospitalité à la sortie du Salar de Coipasa. Même perdus au milieu de nulle part, nous nous sentons encadrés, protégés par cette grande famille de l'Altiplano.

Nous faisons notre entrée dans la Réserve National Eduardo Avaroa, grande de 7000 kilomètres carrés. Elle protège la faune et la flore de l'Altiplano. L'une des choses les plus difficiles à supporter dans cette région, c'est le vent. Il souffle

tellement fort et en permanence, dès la fin de matinée jusqu'à la tombée de la nuit, qu'il nous épuise. Chaque jour, c'est une lutte sans fin et parfois même, nous devons faire face à des mini-tornades. Il sculpte même la roche ! A l'« Árbol de Piedra », une formation rocheuse dans une désolation sableuse, un des gros blocs rocheux a été façonné en forme d'arbre.



La lagune Colorada, l'une des merveilles du parc, apparaît petit à petit. Avec à peine 35 centimètres de profondeur, elle a la particularité de changer de couleur au cours de la journée. Chaque matin, le vent diffuse une belle teinte rouge sur l'ensemble de la surface qui est due à la pigmentation d'algues et de sédiments se trouvant sur les pourtours. Trois espèces de flamants roses, constituées de milliers d'individus, embellissent ce lieu magique. Nous passons l'après-midi à l'admirer, depuis le mini-musée situé sur la rive, depuis la banquise de sel blanche qui tranche avec le rouge de l'eau ou encore depuis les hauteurs d'une colline. Nous récupérons notre deuxième colis et passons la nuit dans une des auberges sommaires qui font face à la Colorada.

Notre marche se poursuit entre pistes sableuses, canyons étroits et coupes improvisées à travers le néant. Nous prenons de l'altitude au fil des kilomètres pour atteindre le point le plus haut du parcours à 4860 mètres. Le site naturel « Sol de Mañana », Soleil du Matin, explose littéralement autour de nous. La terre boue, fume, éclate sous l'effet du magma. Nous installons la tente à quelques mètres des activités géothermiques où les fumerolles peuvent mesurer de 10 à 50 mètres de haut. Dans une ambiance surréaliste, nous passons la nuit avec nos doudounes, nos deux paires de chaussettes, nos bonnets... Pour l'une de nos nuits les plus froides.

De l'autre côté de la hauteur, en descendant en direction de la lagune Salada, nous rejoignons les bains thermaux de Polques. Après neuf jours de marche intensive, c'est dans une eau à 38 degrés que nous nous délassons. Le restaurant qui reçoit normalement les groupes pour les repas, déménage ses tables pour accueillir une dizaine de personnes pour la nuit. Nous passons la soirée en compagnie d'une équipe de vulcanologues qui effectue des recherches sur le volcan Uturuncu à quelques kilomètres d'ici. Nous apprenons que toute la région est un super-volcan, tel que Yellowstone aux Etats-Unis. Des milliers de tonnes de magma sont prêts à exploser, à une vingtaine de kilomètres en dessous de nos pieds !

Nous entrons maintenant dans le désert de Salvador Dalí. Il tient son nom en raison de sa curieuse ressemblance avec des paysages peints par l'artiste Espagnol. Une nouvelle fois, les couleurs resplendent. Nous sommes entourés de tableaux naturels que nous contemplons à chacun de nos pas. Un à un, ces pas nous conduisent vers nos dernières lagunes, la Verde et la Blanca. Arrivés en milieu de matinée, avant que le vent ne pointe son nez, les couleurs ne sont pas au rendez-vous. La première est « verte caca-d'oie » et la deuxième est « bleuette »... Nous patientons devant les eaux les plus toxiques de l'Altiplano, gavées d'arsenic. En peu de temps, le vent se met à souffler comme chaque jour et la magie opère ! La lagune Verde se change en « vert-émeraude » et la lagune Blanca en « blanc-lait ». Nous passons le petit bout de terre qui les sépare,

contournons la Blanca et atteignons le dernier refuge situé à quelques kilomètres du poste de douane et de la frontière Chilienne.

Nous sommes au bout de la Bolivie, mais il nous reste encore une chose à faire avant de partir, l'ascension du volcan Licancabur ! Un sommet conique, pointu culminant à 5916 mètres d'altitude. En compagnie de deux cyclo-voyageurs, qui ont effectué le même parcours que nous, nous rejoignons le point de départ en 4x4. Il est cinq heures du matin et la lumière du jour perce à peine le ciel. La pente est raide, toute en éboulis, très ennuyeux à grimper. Pendant les 1200 mètres de montée, nous marchons d'un pas lent et régulier. Mais les derniers dénivelés rendent notre souffle de plus en plus court... Puis enfin, vers dix heures, le cratère et son petit lac apparaissent. Mais nous lui tournons le dos. Le spectacle se trouve de l'autre côté. Un panorama unique sur les volcans du Sud Lipez s'expose à perte de vue. En contrebas, les lagunes Verde et Blanca sont resplendissantes et sont un véritable chef d'œuvre. Cette vue récompense et efface tous les efforts que nous avons dûs fournir durant ces 40 jours de marche à travers l'Altiplano !



CHILI - San Pedro de Atacama à Lagune Miscanti 5 jours - 125 km - +2.400/-600m

Depuis la frontière Bolivienne, nous prenons le bus sur 50 kilomètres vers San Pedro de Atacama, 2000 mètres plus bas. En changeant de pays, nous retrouvons la modernité, d'un niveau de vie bien plus élevé, et également un nouveau climat. La ville est la porte d'entrée du désert le plus aride au monde, il ne pleut quasiment jamais. Après le froid de l'Altiplano, c'est une chaleur étouffante qui nous accable. Afin de s'y habituer, nous prenons quelques jours et en profitons pour découvrir la Pukará de Quito, une forteresse construite par la culture Atacameñas vers le 1^{er} siècle, qui connut par la suite une forte influence Tiahuanaco, puis Inca.

Nous reprenons la marche et partons plein Sud à travers le désert d'Atacama. D'une superficie de 105 mille kilomètres carrés, il est découpé en zones sableuses, terreuses, rocheuses ou encore saleuses. Nous commençons par rejoindre la lagune Cejar. Une petite étendue d'eau très peu profonde, où l'on flotte comme un ballon, dû à sa forte teneur en sel. Dans cette région ultra-touristique, des points de contrôle se dressent à chaque coin du désert au milieu de nulle-part, afin de faire payer le moindre panorama. Ici, il nous faut sortir le porte-monnaie pour mettre les pieds dans l'eau...

Nous délaissions la piste pour nous enfoncer encore plus dans le désert, en direction de l'« Ojo del Salar ». L'œil est un grand puits naturel de 10 mètres de diamètre à l'eau d'un bleu foncé étonnant. Malheureusement, celle-ci est salée, nous ne pouvons nous ravitailler. Avec un soleil de plomb, nos réserves s'assèchent malgré un rationnement drastique. Nous commençons à souffrir de la soif. Nous luttons durant trois heures pour parcourir les sept kilomètres suivants sur un terrain ressemblant à un marécage sec. A chaque pas nous nous enfonçons le pied dans un mélange de terre et de sel, qui nous scotche au sol. Nous sommes exténués, mais obligés de continuer. C'est au bout d'une journée

de dix heures de marche, épuisés, que nous gagnons un terrain plus stable où planter la tente.

Puis, durant deux jours, nous longeons le salar par la route. Nous n'avons malheureusement pas d'autres choix pour rejoindre les oasis de Toconao et Socaire. Sur ce trajet, le volcan Lásca, qui domine ce passage, laisse échapper des petites fumées matinales. Un message qu'il délivre chaque jour afin de rappeler qu'il est toujours actif. Sa dernière éruption ne date que de 2007.

S'il y a 6 mois, nous avons passé la ligne de l'Equateur, aujourd'hui c'est celle du Tropique du Capricorne que nous franchissons. Un passage symbolique sur le 23^{ème} parallèle. Sur cette ligne invisible, nous retrouvons, par hasard, des traces du Qhapaq Ñan. Il semble venir droit du Licancabur, comme nous...

Du village de Socaire, nous repartons vers les 4000 mètres d'altitude à destination des lagunes Miscanti et Miñiques, isolées aux pieds de leurs volcans. Un petit sentier, serpentant entre les canyons, nous y en emmène. Avec de la hauteur, le panorama sur le désert d'Atacama est bien plus remarquable.

Une fois là-haut, nous passons un énième péage « point de vue ». Cette réserve, à la réglementation très stricte, interdit d'approcher le bord de la lagune à moins de 200 mètres et nous contraint à rester sur la seule voie de circulation, une piste pour les minibus et 4x4. Le bivouac est bien évidemment défendu. Emprisonnés par ce manque de liberté, nous faisons demi-tour vers San Pedro de Atacama en stop, sans même prendre le temps d'aller voir la seconde lagune.

Cette fois-ci, le contraste aura été malheureusement trop fort entre les pays, le Chili nous laisse du coup, un goût amer...



ARGENTINE - San Antonio de los Cobres à Aconcagua **60 jours - 1560 km - +17.400/-18.300m**

San Antonio de los Cobres - Chilecito

Après déjà plus de 3000 kilomètres à pied et 6 mois de voyage, nous arrivons en Argentine, le dernier pays de notre traversée. Ici, les sourires refont surface. Les Argentins sont plus accueillants et ouverts que sur l'Altiplano où la vie est rude. Nous sommes maintenant loin des Andes rurales et pittoresques. Le pays est bien plus moderne.

Nous nous trouvons dans la région du N.O.A., le Nord-Ouest Argentin. Elle fut un haut lieu pour les pratiques rituelles Incas. La région compte plus de 40 volcans, sur 200 à travers l'Empire Tahuantinsuyu, aux sommets desquels étaient sacrifiés des enfants, lors d'événements royaux ou religieux importants.

Ces sacrifices étaient plutôt rares à l'époque. Considérés comme plus purs que les adultes, ils devenaient des ambassadeurs de l'au-delà et portaient vivre avec les dieux pour l'éternité. Non loin de là, se dresse le site archéologique le plus haut au monde. A 6739 mètres d'altitude, à la cime du volcan Lullailaco, dans un lieu de culte Inca, reposaient 3 momies d'enfants, âgés de 6 à 15 ans, dans un état de conservation unique, dû au manque d'oxygène, au froid et au climat sec.



Notre marche reprend à San Antonio de los Cobres, un village à 3750 mètres d'altitude, avec des chaussures neuves ! Il était temps de les changer... La Puna, nom donné à la région de l'Altiplano Argentin, est coupée par la « Ruta 40 », une route mythique longue de 5200 kilomètres qui traverse tout le pays du N.O.A. au fin fond de la Patagonie. Elle sera notre axe de conduite durant les deux prochains mois. Les premiers jours, nous grimpons jusqu'au col Acay à 4970 mètres d'altitude. Sur ce plus haut col routier des Andes est érigé un cairn monumental, constitué de pierres, mais aussi d'os de guanaco, bouteilles de verre... Il serait le plus grand des Andes !

Une fois franchi, nous pénétrons dans la vallée de Calchaquí. En huit jours elle va nous conduire à 1600 mètres d'altitude. Dans cette ambiance aride, aux canyons rouges et aux montagnes abruptes, nous suivons la rivière Calchaquí. Le fait de retrouver de l'eau, des fleurs et de la verdure rend la marche beaucoup moins rude. C'est sous le soleil et la chaleur que nous alignons de longues journées, avec au soir, des baignades dans la rivière pour se rafraîchir. Nous nous disons alors que la traversée de l'Argentine va être très plaisante.

Plus bas dans la vallée, la Route 40 se confond avec la Route des Vins, dans la région de Cafayate. Nous longeons des vignobles étendus et des petits villages agréables comme celui de La Poma, Cachi, où nous nous attardons. Le voyage est devenu paisible. Après avoir navigué dans la Quebrada de Las Flechas, une vallée aux paysages étonnants, constituée d'immenses formations rocheuses friables pointant le ciel comme des flèches, nous arrivons à Cafayate. C'est l'occasion de déguster la production locale.

Nous découvrons le site archéologique de Quilmes, une forteresse datant de 800 av.JC. Outre la citadelle, c'est son peuple qui est mit en valeur ici, pour son courage et sa force. Il réussit à tenir tête aux Conquistadors, pendant des dizaines d'années, avant de se voir massacrer. Aujourd'hui encore, les habitants ont gardé leur indépendance. Toute la région est une réserve indigène où les terres ne peuvent être vendues à d'autres.

Dans cet arrière-pays, nous croisons aussi de nombreux Gauchos qui gardent les troupeaux de vaches et de taureaux. Des hommes emblématiques des pampas d'Argentine. D'abord hors la loi, libres, menant une vie vagabonde en chevauchant leurs montures à travers le pays, ils sont devenus au fil du temps des cow-boys et des artisans hors pair.

En nous engageant dans une zone désertique de 70 kilomètres, nous revenons à la réalité, la rivière Calchaquí était une exception, tout est à sec. L'été austral a débuté et c'est déjà la canicule ! Il fait 20°C sous la tente, au petit matin. Nos duvets, doudounes, pantalons... sont devenus complètement inutiles. L'après-

midi, la chaleur est intenable et l'eau rare. Nous en consommons énormément et nous pouvons en porter difficilement pour plus d'une journée. Retrouver un climat estival reste tout de même agréable. Nous profitons des petites places ombragées des villages la journée, et le soir des longues soirées ensoleillées et chaudes, rendant ainsi le bivouac facile et les nuits à l'hôtel inutiles. Nous plantons la tente, sans mal, un peu partout, même sur les places de villages ou chez les habitants. Avec sa tradition du pique-nique et du barbecue, l'Argentine est un pays pour les campeurs. Durant ces 20 derniers jours, nous avons vécu 24h/24 en plein air. Un vrai plaisir !

Le mauvais côté, c'est que depuis Cafayate, la Ruta 40 est de plus en plus asphaltée. Nous marchons sur des longueurs interminables de route. De ce fait, dès que l'opportunité nous est donnée de prendre une variante par des petites pistes ou chemins, nous sautons sur l'occasion. En tout cas, nous pouvons apprécier des paysages variés, passant de plateaux désertiques, de falaises déchirées, de fond de vallées verdoyantes à d'étroits canyons. C'est peut être cela qui a fait de la 40 une route légendaire et nous nous sommes pris au jeu de la suivre.

A Belén, nous prenons un peu de repos afin de se réhydrater. Une journée, nous buvons plus de 6 litres de boissons fraîches chacun, sans même aller au petit coin ! A la sortie de la ville, nous visitons la cité de Shincal de Quimivil, un centre urbain d'une grande importance à l'époque Inca. Situé dans une plaine à 1500 mètres d'altitude, entouré d'un cirque naturel, il était un carrefour des différents chemins du Qhapaq Ñan. C'est la plus importante construction Inca que nous ayons vu depuis le Pérou. Aujourd'hui, un Ushnu et deux collines cérémonielles occupent toujours la place principale.

De là, nous quittons la route pour la Cuesta de Zapata. Les « Cuesta » sont des pistes ou routes, qui serpentent dans les montagnes afin de franchir un massif. Une nouvelle portion de 65 kilomètres désertiques, sans un point d'eau, nous attend. Partis avec 7 litres, nous grimpons vers le col à 2200 mètres d'altitude.

Dans cette vallée étroite, la canicule qui sévit depuis un moment se fait encore plus sentir. Nous avons soif et le rationnement est toujours de mise. Après 30 kilomètres sous une chaleur intenable, nous atteignons le col afin d'y passer la nuit. Nous espérons trouver un peu plus de fraîcheur. C'est la gorge sèche qu'il faut se coucher et toute la nuit nous ne rêvons que d'eau !

Au matin, comme il ne nous reste que 2 litres et 35 kilomètres pour rallier la prochaine ville, le réveil sonne à cinq heures du matin, afin d'éviter de souffrir des 40 degrés à l'ombre. Nous partons, lampes frontales allumées, sur une piste à flanc de montagne à travers un panorama de toute beauté, éclairés par le lever du jour. Nous enchaînons les kilomètres jusqu'à ne plus en pouvoir...

C'est épuisé, au point d'avoir du mal à marcher et complètement déshydratés, que nous arrivons vers midi à Tinogasta. Tout en siestant à l'ombre, nous réalisons alors qu'il n'est pas envisageable de continuer à traverser l'Argentine à pied comme cela. Si nous ne souhaitons pas que l'aventure s'arrête là, il nous faut trouver une solution...



Le soir même, nous confectionnons une petite remorque à l'aide d'un caddie pour nous permettre de transporter de plus grandes quantités d'eau et ainsi ne pas souffrir de la soif. Attachée à l'arrière du sac à dos par une simple sangle, elle va nous permettre de pouvoir maintenant transporter jusqu'à 12 litres. Un système simple, léger et compact qui permet de pouvoir la replier et la ranger une fois les rations bues.

Nous la tractons à tour de rôle, sur des chemins variés. Les journées sont animées par notre charrette que nous apprenons à maîtriser. Grâce à elle, nous pouvons fêter, au milieu de nulle part, l'anniversaire de Simon avec des tonnes d'eau en guise de cadeau. Nous essayons également de nous lever plus tôt et de faire des siestes à l'ombre aux heures les plus chaudes. Malgré ces solutions, nous avons conscience que le voyage à vélo serait plus adapté à travers ces immenses étendues Argentines. Mais notre volonté de poursuivre jusqu'au bout à pied est forte.

Au bout de cinq jours de tractage, nous faisons escale à Chilecito, une petite ville, mais qui est la plus importante depuis le début de l'Argentine. Même ici, nous dormons sous tente. Cela fait déjà 30 nuits successives et nous n'avons aucun mal à trouver des lieux pour la planter. Sur une aire de bivouac ou dans un camping, dans un jardin de particulier ou d'hôtel, sur une place de village ou encore à l'arrière d'une station-service, le choix est vaste et varié. Pendant cette petite halte, nous en profitons pour fêter notre quatre millième kilomètre.

En chemin, nous apercevons de nombreux petits sanctuaires dédiés aux cultes de la Difunta Correa ou de Gauchito Gil : deux légendes répandues dans le pays, qui attirent les foules. Les Argentins les prient au même titre qu'un saint. Dispersés sur les bords des routes, de nombreux conducteurs y déposent des offrandes diverses, comme des bougies, des photos, mais aussi des bouteilles d'eau ou encore des pneus.



Chilecito- Aconcagua

Nous quittons Chilecito avec une information d'une grande importance : la rivière Miranda ne serait pas asséchée. Il serait même possible de s'y baigner ! Nous avons du mal à le croire, après un mois sans avoir vu le moindre filet d'eau. Nous croisons les doigts. Mais à notre entrée dans la Cuesta de Miranda, le 18 décembre, c'est Noël avant l'heure. Un cadeau de rêve nous attend, une belle rivière dans un cadre somptueux. Nous passons l'après midi dans l'eau, avant d'aller bivouaquer sur les hauteurs de la Cuesta, face à un panorama de montagnes rouges et vertes. Le lendemain, nous recevons un deuxième cadeau. Une voiture qui nous avait aperçus au matin nous a acheté une grande bouteille de boisson fraîche... Elle est la bienvenue sous ce cagnard de 60 degrés en plein soleil.

C'est au terme de quatre jours que nous arrivons dans la toute petite ville de Villa Union. Il n'y a rien à faire ici, mais nous décidons d'y rester pour se reposer et passer les fêtes de Noël. Pour cela nous prévoyons : siestes pour se ressourcer, piscine pour se rafraîchir, séances de bronzage pour rattraper les marques, barbecue pour goûter la bonne viande d'Argentine... Sans oublier les glaces ! Pour le réveillon, nous passons une soirée simple autour d'un barbecue dans notre petit camping où nous sommes seuls. Pour le menu, nous avons concocté :

- Mise en bouche : Roulé de jambon aux 4 fromages, olives du pays
- Entée : Brochette de melon vert et jambon cru
- Plat : Grillade de pavé de bœuf aux épices, émincé de tomates provençales
- Dessert : Poire sur crème glacée, coulis de chocolat, noix confites
- Boisson : Demi-sec pétillant Argentin



Au petit matin du 25 décembre, nous laissons derrière nous la ville endormie de Villa Union. La Ruta 40 nous attend avec une portion de 100 kilomètres et

pour unique point d'eau, une station-service au nom significatif pour nous : El Oasis. Nous y faisons le plein, 12 litres ! Durant trois jours, même si des sommets colorés embellissent le panorama au loin, c'est sur une route rectiligne, interminable et monotone, sans un point d'ombre, que nous avançons. Heureusement, la température commence à devenir un peu plus supportable grâce à un léger voile dans le ciel et à une petite brise. Au bout de ces infernaux kilomètres, nous atteignons deux nouvelles magnifiques Cuestas.

La petite de Huaco en premier, que nous grimpons à la fraîcheur du matin est l'une des plus belles que nous avons traversées jusqu'ici, avec ses couleurs chatoyantes, contrastées et ses roches découpées. Sa piste, quant à elle, serpente au bord du précipice et conduit à la petite ville de San José de Jáchal. C'est l'occasion pour nous, de nous poser à l'ombre des palmiers pour entretenir nos chaussures qui nécessitent déjà un ressemelage maison aux talons.

Petit à petit, nous approchons du centre de la Cordillère des Andes. Des hauts sommets enneigés apparaissent au loin et des rivières qui en découlent, commencent à apparaître, comme le Rio Jáchal. Nous le remontons pendant plus d'une journée et nous en profitons bien. A la pause du midi, au bivouac le soir, les baignades sont de la partie. Dans la Cuesta del Viento, plus imposante et spectaculaire, où comme son nom l'indique, le vent y souffle fort, nous traversons des zones lunaires. Un fond marin composé de roches volcaniques blanches et friables se dresse ici, rappelant ainsi que les Andes sont nées dans l'Océan Pacifique.

Trop fatigués pour patienter jusqu'à minuit, c'est à l'heure Française que nous crions « bonne année » au petit camping de Rodeo, accompagnés d'une bouteille de vin rouge de la région.

Nous longeons maintenant les hauts sommets des Andes que nous avons quittés il y a bien longtemps. Dès les premiers jours en Argentine, nous avons chuté des 4000 mètres pour rester à une altitude comprise entre 1000 et 2000

mètres. Nous reprenons petit à petit de la hauteur. Nous avançons d'un bon pas et commençons à sentir la fin du voyage. Au bout, nous arrivons à la vallée de Calingasta. Plus verte et plus habitée, elle contraste fortement avec ces derniers temps. De l'autre côté de la vallée, à Barreal, nous prenons quelques jours de repos. La fatigue se fait de plus en plus sentir. Ces immenses étendues, sous le cagnard, nous épuisent. Elles nous obligent à tenir un rythme de marche soutenu.

Nous ne sommes plus qu'à une semaine de la fin de notre traversée mais une dernière zone désertique de 113 kilomètres reste à franchir. Même avec notre charrette, ce n'est pas réalisable ! Nous ne nous laissons pas abattre par cet ultime obstacle et un deuxième caddie arrive en renfort. Avec 22 litres d'eau en plus des sacs à dos et avec un rythme journalier de 38 kilomètres, nous devrions arriver en trois jours.

Finalement, dans ce paysage aride, ce n'est pas la chaleur qui nous accompagne. Chaque après-midi, le ciel se couvre, laissant place à de violents orages. Dans cette ambiance de ténèbres, il n'y a ni pylône électrique, ni panneau bordant la piste, ni même un arbre, nous sommes les seuls paratonnerres à des kilomètres à la ronde ! Lorsque les éclairs grondent tout près de nous, que ce soit en journée ou la nuit, nous en tremblons.

A l'approche d'Uspallata, nous passons devant la ruine Inca de Tambillos. Nous découvrons alors que, depuis Barreal et peut être même avant, nous étions sur le Qhapaq Ñan. Mais celui-ci ayant quasiment disparu, nous n'en avons trouvé aucune trace.

Pour notre dernière dizaine de kilomètres, nous remontons la vallée du Rio Mendoza où nous trouvons également des traces historiques : deux autres Tambos et un petit pont colonial. Dans cette vallée au passé culturel riche, le chemin Inca s'est effacé avec le temps suite à la construction successive de pistes, de routes et de la route internationale entre l'Argentine et le Chili. Afin d'éviter la forte circulation, notamment de camions, nous empruntons la ligne

de chemin de fer désaffectée parsemée de ponts vertigineux. Au calme, nous pouvons apprécier paisiblement le paysage de haute montagne dans lequel nous replongeons.



Au bout de ce chemin de 4740 kilomètres, nous atteignons, au pied de l'Aconcagua, le plus haut sommet des Andes, le célèbre Puente del Inca : un pont naturel que les Incas s'étaient appropriés. Ce site magnifique marque la fin de notre marche à travers l'Empire Tahuantinsuyu. Fiers d'avoir accompli une telle aventure, nous nous posons au snack pour fêter cela autour d'un hamburger-bière... Le site est aujourd'hui un lieu touristique composé de stands à souvenirs, d'hôtels, de snacks-resto... Nous rêvions d'une plus belle fin...

Nous rechaussons nos chaussures et partons pour deux jours vers une fin plus haute, plus isolée, plus panoramique, plus à l'image de notre voyage ! Nous entrons dans le parc du Tupungato à quatre kilomètres du pont, en direction du Cerro Penitentes culminant à 4352 mètres d'altitude. Avec Peni, un chien qui nous suit depuis ce matin, nous prenons de la hauteur dans la vallée étroite de

Vargas, accompagnés par le vol d'une quinzaine de condors. Nous passons la nuit dans un petit abri qui sert de refuge. Le lendemain, Peni, impatient d'attaquer le sommet, vient nous réveiller. Nous effectuons nos dernières enjambées de cette longue traversée sur une crête où la brume qui se lève doucement laisse apparaître les montagnes. C'est finalement, suite à une petite erreur d'orientation, au sommet du Cerro Guimon que nous laissons éclater notre joie. Un panorama exceptionnel se dessine autour de nous. D'un côté, s'étend un panel de roches colorées, changeant en fonction des rayons du soleil, de l'autre un paysage lunaire de couleur ocre contrastant avec le géant des Andes, l'imposant Aconcagua. Sur ce bout de rocher, à 4238 mètres d'altitude, nous contemplons ce paysage qui marque la fin de notre extraordinaire aventure.

